

et par eux la législation napoléonienne, si admirée encore aujourd'hui, nous devint le Roi s'uneste que l'illuminisme féroc du douc Comité de Salut public. Les fous et les méchants sont moins à craindre lorsqu'ils sont des lois. Quelques scélérats ne peuvent pas détruire l'espèce humaine, et le sang finit par submerger l'échafaud. Les lois subsistent et détruisent les méchants.

Rien ne diminuera jamais la gloire populaire de Bonaparte; cette gloire que les peuples ne donnent point à la vertu, ils ne la laissent pas détruire par la raison. Bonaparte est sacré pour la durée des siècles dans l'admiration des multitudes. Mais la raison, cependant, reprendra le gouvernement; elle jugera ce géant dont les vaines entreprises ne seront qu'un souvenir de ruine et dont aucune œuvre n'aura duré; et les sages prendront le héros populaire pour ce qu'il fut, pour un révolutionnaire, c'est à dire pour un destructeur; le plus inconsciemment des révolutionnaires et des destructeurs, puisqu'il se flatta souvent de conserver et d'édifier.

Bonaparte était un voltairien comme Frédéric de Prusse. S'il voulait un culte, ce fut en homme de gouvernement, trop éclairé pour être impie à la stupide façon des gens de lettres et de la canaille, qui ne savent pas que tout état social est absolument impossible sans religion. Du reste, ses sentiments religieux ne l'empêchèrent pas plus de persécuter et d'asservir l'Eglise que l'athéisme de Frédéric ne l'avait empêché de reconstruire les Jésuites. Changez d'époque et de place ces deux hommes; mettez Bonaparte en Allemagne et Frédéric en France: Bonaparte aurait patiemment accompli le partage de la Pologne; il aurait ludoisé, puis bâtonné, puis de nouveau caressé Voltaire, et se serait même essayé aux victoires du bel esprit. Frédéric, de son côté, ne se fut fait aucun scrupule de fouailler la représentation nationale, de brider la presse, d'usurper la couronne, de relever les autels et d'empisonner le Pape, de mépriser les idéologues et d'insulter l'Université. C'étaient deux despotes, méprisant beaucoup Dieu, l'humanité et leur propre parole; ils n'ont vu dans le monde qu'eux-mêmes; le monument qu'ils ont laissé de leur passage est un abîme qu'il faudra combler de cadavres. Tels sont les dieux de la terre quand le Dieu du ciel ne régné plus. Et encore, ces dieux-là aussi s'en vont! Un homme d'épée, un despote à cheval, qui commande en habit de guerre, qui gagne des batailles, qui procure à son peuple l'esclavage et le noble plaisir d'humilier et de rançonner des frères et des cadets de servitude, cela est bon pour une nation fière et qui n'est pas encore accoutumée aux opprobres! Le grand despote sombrera un jour dans la mort ou dans la défaite et ne reparaitra plus. On soulaiera qu'il ait un successeur, il n'en aura pas! Après le lion viendra le renard, et après le renard les insectes et la vermine. On sera sué, rongé, tourmenté, dévoré par d'imperceptibles atomes; on tombera aux orateurs, aux commis, aux avocats, aux écrivains, à moins encore. N'est-ce pas là que nous allons? N'est-ce pas là que nous en sommes? De ses propres prisons, à la porte desquelles veille, effarée, une justice peu sûre de la légitimité de ses arrêts, la société entend sortir elle ne sait quelles voix qui se disputent ses dépouilles. Il y a un citoyen Malardier, instituteur primaire qui dit: Nous supprimerons définitivement le culte; et un citoyen Malarmet, monteur en bronze, qui dit: Nous supprimerons définitivement la famille; et un citoyen Duchêne, disciple du citoyen Proudhon, qui dit: Nous supprimerons définitivement tout. La société les entend et s'épouvante, et elle a raison de s'épouvanter; car le citoyen Malardier, le citoyen Malarmet, le citoyen Duchêne, le citoyen Proudhon lui sont redoutables. Ce sont des seigneurs et des princes; ils ont des fortresses, des soldats, des croyants, des flatteurs; ils ont un camp dans Paris même, et les prisons qu'ils habitent n'en sont que le quartier-général. Donc la société tremble devant eux. Quelquefois ils daignent équivoquer pour la rassurer. Le citoyen Malarmet lui jure qu'il ne veut point la destruction du mariage. Elle ne se rassure pas. Par des millions de voix elle demande un maître. Mon Dieu! elle ne sera pas difficile; elle rabattra de ses anciennes conditions. Elle n'exige pas un conquérant, elle n'exige pas un législateur, elle n'exige pas même un académicien;

elle s'arrangerait d'un homme de police. Ne se trouvera-t-il personne qui veuille demeurer aux Tuileries et qui nous débarrasse des orateurs, des avocats, des écrivains, de M. Malardier, de M. Malarmet? Personne ne répond. Il n'y a pas marchand pour l'Empire. On n'en veut pas. La France ne peut trouver un maître; il faut rester en république.

Il faut rester en république, et comment en sortir? Sur quoi appuyer quelque chose? Où est l'état du pouvoir qui ne soit pas verrouillé, la base qui ne paraisse pas chancelante? Tout le monde demande un maître, mais qui veut obéir à un homme ou à une loi? Qu'est-ce que la loi? Depuis que la loi de Dieu est abrogée, ou sont les lois vivantes? Toute loi est impriée, toute autorité est méprisée. Qui a fait cela? Voltaire a tout fait ce que nous voyons.

Voltaire fut en grande faveur sous l'empire. Il badinait agréablement dans les casernes, il dissertait dans les académies, il chantait dans les guinguettes; la France trouvait bon tout ce qu'il avait fait, elle applaudissait à tout ce qu'il daignait dire. Il gagna plus de disciples qu'il n'en avait perdus sous la Terreur. On était en voie de devenir les maîtres du monde, qu'arrivait-on de mieux à faire que d'extirper tout doucement ce qui restait de vieilles idées chrétiennes et de transformer le culte divin en culte impérial? Mais le dieu Napoléon se laissa choir au moment qu'on allait bâtir un temple à son épée (1). Voltaire ne le pleura pas longtemps. Voici M. De anger qui nous console de l'humiliation de nos armes en criblant de refrains injurieux et obscènes quiconque ose croire que le catholicisme peut servir à former d'honnêtes gens. Donald et de Maître écrivait; dans les Chambres, dans le Gouvernement, des voix graves s'élevaient; dans le pays, de nobles efforts sont tentés pour donner enfin au vaisseau flottant de la patrie l'infaillible gouvernail des principes. On sait quel fut le résultat de ces efforts, par quelles manœuvres, par quels hommes il furent déjoués. Le vaudeville eut raison de tout le peuple qui se dit le plus intelligent de la terre se laisse mener et tromper par d'ignares pédants et par d'immondes farceurs. Des pamphlets, des fions-fions; des harangues imbéciles conduisirent la Restauration à la ruine. Voltaire une seconde fois triompha. La bourgeoisie, qui s'était tout entière rangée sous son drapeau, fit monter sur le trône un prince qui s'était dit le dernier des voltairiens, et qui ne fut peut être. Le lendemain Rousseau repart.

Il vint, comme la première fois, ajouter aux négations voltairiennes ses conclusions et ses affirmations sauvages. On eut peur, on le vainquit, et Paris qu'avait donné sa présence fut perdu. Les voltairiens s'écrièrent d'un commun accord qu'ils avaient enfin fondé une société sagement révolutionnaire, une société libre, progressive, assurée de l'avenir. Ils ne s'occupèrent plus que de la perfectionner, c'est à dire d'y enraciner plus profondément leurs doctrines et d'y jouer davantage. Comment ils s'y sont pris, nous l'avons vu, et quels en furent les résultats, nous le voyons. En dix-sept années la dissolution sociale, déjà bien avancée, atteignit son comble. Quelques-uns le disaient sans pouvoir se faire écouter; la réalité dépassait toutes les appréhensions. Tandis que l'esprit railleur et destructeur de Voltaire trônait aux Tuileries, dans les Chambres, dans l'Université, dans les conseils municipaux, dans les théâtres, dans les livres, dans les feuilletons, partout où retentissait une voix, partout où courait une plume bourgeoise, le fanatisme socialiste se rallumait au sein du peuple, soufflé par des individus si bas placés pour la plupart que le public les connaissait à peine, et que l'autorité ne daignait pas les redouter. Nous pensons qu'on aurait bien étonné M. Delessert, si quelqu'un, feuilletant les registres de la police et mettant le doigt sur certains noms lui avait dit: Voici les gens qui vont tout à l'heure régner sur Paris et sur la France. Ce fut pourtant ce qui arriva. Tout l'édifice de Février s'effondra comme un arbre pourri par les racines. Il n'y fallut ni congère ni orage: ce fut assez de l'air ébranlé par des cris et par les mouvements d'une émeute de bourgeois. En un jour, en quelques heures, la nation qui prenait plaisir à se vanter d'avoir abattu religion, royauté, aristocratie, était tombée au plein

(1) Voyez dans les fragments recueillis de Portalis le détail de cette curieuse fondation.

pouvoir de quelques démagogues, pontifes de sectes hideuses et idiotes, rois de bazoches, gentils-hommes de journaux, de théâtre et de prison. Et Dieu sait quelles eussent été les conséquences immédiates de la victoire, si les vainqueurs en avaient été les uns moins consternés, les autres moins étonnés.

Ils eurent peur, parce qu'ils faisaient trembler; ils pouvaient tout, hors de ne pas réciproquement se mépriser et se haïr, et ils se divisèrent. Où trouver dans l'histoire un spectacle plus frappant de décadence et de dissolution que ce régime provisoire de Février, durant lequel on vit la France accepter la République dont elle ne voulait pas, et ceux qui lui imposaient cette forme de gouvernement y réussir sans génie, sans talent, sans audace, puis, la chose faite, glisser de leur dictature à la police correctionnelle? Ce qui perd la Révolution, disaient-ils, se sentant faillir, c'est qu'elle ne rencontre point de résistance. De pareils mots sont la sentence d'une nation et d'une époque. Voilà des hommes dépourvus, à l'exception d'un seul, qui est un poète, de tout crédit et presque de toute notoriété; ils s'emparent du pays en effaçant sur un mur qu'ils ont la confiance du peuple; ils envoient partout des proconsuls couverts de dettes et qui ne savent pas lire; ils suspendent les lois, suppriment les droits acquis, révoquent les magistrats, décrètent le suffrage universel, annoncent la réalisation ou l'essai de toutes les folies; point de résistance! et ce défaut de résistance les perd plus sûrement peut-être que ne l'eussent fait toutes les résistances s'ils avaient osé les provoquer. Ils n'ont rien dans l'esprit, rien dans le cœur; ils ne s'arrêtent aux hôteleries du pouvoir que pour en vider les caves et la caisse, et s'ils s'en vont enfin, salués d'une huée unanime; mais promettant, s'ils reviennent, qu'ils seront plus habiles et qu'on ne lira plus. Auront-ils du talent, des vertus, des idées; sauront-ils gouverner? Non, ils auront ce qui tient lieu de tout cela, ce qui fut le génie de leurs pères: la torche et le couperet.

Nous nous demandons souvent si ce qui s'est passé en février 1848 peut vraiment se nommer une révolution? Quant à nous dans ces événements, nous voyons le dénouement logique d'un long et triste drame, et point du tout le point de départ d'une histoire et d'une action nouvelles. En 89 on avait une foi et des idées, on croyait à quelque chose, on voulait faire quelque chose. Les uns voyaient des privilèges qu'il leur semblait juste et nécessaire d'abolir; les autres croyaient sincèrement, autant que l'erreur peut-être sincère, à la possibilité d'organiser philosophiquement l'état social; ceux-ci poursuivaient la chimère de la pondération des pouvoirs égaux, que Montesquieu disait avoir vue en Angleterre; ceux-là imaginaient que la nature humaine n'a rien à répondre au syllogisme des pédants et souffre d'être réglée avec la précision d'une mécanique. L'expérience manquait à tous: on n'avait pas même l'idée de l'anarchie, et parce que l'on raisonnait au sein d'une société encore vivante, parce que l'on touchait d'un côté l'autorité, de l'autre l'obéissance, et ici la religion, et ici la propriété, et ici la famille, parce que chacun était libre dans un ordre dès-longtemps établi, on pensait que rien n'est plus facile que de faire des institutions et que tout esprit est propre à les vivifier. Aujourd'hui les illusions n'existent plus; la foi, cette foi si nécessaire même pour faire une hérésie, est absente; personne ne se propose rien, ou, sauf quelques idiots, personne ne croit à rien de ce qu'il propose. Le doute est entré jusque dans l'esprit de M. Malarmet, monteur en bronze. Il ne sait s'il veut abolir ou simplement perfectionner le mariage. L'humanité demande à jouir, s'écrie M. Considérant.—L'humanité a horreur de vos jouissances brutales, répond M. Leroux, à bas le phalanstère! organisez la triade et le circuitus?—Nous ne nous sauverons que par l'état-serviteur, reprend M. Louis Blanc en fausset.—Je tiens pour démontré, leur cria M. Proudhon, que vous êtes tous des signorants, des sophistes, des tyrans et des corrupteurs: l'humanité veut l'anarchie, entendez bien, l'anarchie! Je le dis, ce n'est pas que j'en sois sûr, mais cependant rien n'est mieux prouvé. Travaillons donc à réaliser l'anarchie. Plus de Dieu, plus de Gouvernement, voilà le besoin et le vœu du monde. Il sera satisfait!

Personne à présent n'ignore que M.

Proudhon, précisément parce qu'il ne sait où il va ni ce qu'il veut, et parce qu'il exerce contre les socialistes mêmes sa fureur de nier et de détruire, est la personnification la plus complète du socialisme. Qui ne sent également que toutes les doctrines philosophiques du siècle se sont, non pas résumées, mais rassemblées dans sa tête, où elles se heurtent encore, et qu'elles aboutissent fatalement au programme d'athéisme et d'anarchie qu'il hurle tous les matins avec une passion invincible? Et qui oserait dire que l'esprit du mal ne prophétise pas par cette bouche audacieuse sa prochaine victoire, la victoire du néant? Voilà où nous en sommes à la fin du siècle de Voltaire, cent ans après le succès au théâtre du premier drame anti-chrétien qu'on ait osé représenter dans la capitale de la France, cent ans après la première rêverie socialiste et anti-chrétienne qui ait pu séduire le bon sens français. Ce siècle n'a été qu'une longue révolte, qu'un long effort de la partie dirigeante de la société contre la loi de Jésus-Christ; et Dieu a permis que cette révolte insensée marchât de triomphe en triomphe jusqu'à la dissolution actuelle, au-delà de laquelle rien n'est plus possible qu'une résurrection par l'esprit de l'Evangile, ou qu'un total anéantissement dans les sables inféconds de l'anarchie.

Qui l'emportera, du Christ ou de Voltaire? Celui-là le pourrait dire, qui saurait ce qu'il faut qu'une société entasse de folies, d'inflamies et de crimes pour mériter que Dieu détourne d'elle à jamais les regards de sa miséricorde, et lui enchaîne la main qui l'écrase, la condamne à ne point se repentir. Mais, ce qui est trop visible et trop certain, c'est que l'esprit de Voltaire tremble et ne se repent pas. Cet incrédule à une croyance, il croit à son esprit, il croit aux baïonnettes, il croit à la société. Il dit que les socialistes sont des fous, que Proudhon en détruira l'espèce; que l'armée est fidèle, que la garde nationale est intelligente, que la rente remonte; et le Journal des Débats, "suant la peur, et la peur et la main aux oreilles," crie au Constitutionnel: Tenons ferme; si nous ne pouvons avoir la Régence, ayons l'Empire, si nous ne pouvons avoir l'Empire, gardons la République, ET SAUVONS LA CIVILISATION DU DIX HUITIÈME SIÈCLE!

Voilà où nous en sommes à la fin du siècle de Voltaire, cent ans après le succès au théâtre du premier drame anti-chrétien qu'on ait osé représenter dans la capitale de la France, cent ans après la première rêverie socialiste et anti-chrétienne qui ait pu séduire le bon sens français. Ce siècle n'a été qu'une longue révolte, qu'un long effort de la partie dirigeante de la société contre la loi de Jésus-Christ; et Dieu a permis que cette révolte insensée marchât de triomphe en triomphe jusqu'à la dissolution actuelle, au-delà de laquelle rien n'est plus possible qu'une résurrection par l'esprit de l'Evangile, ou qu'un total anéantissement dans les sables inféconds de l'anarchie.

Une Chance pour le Commerce!

A VENDRE
UNE MAISON, à 2 étages,
Rue et Faub. St. Vallier,
APPARTENANT AUX HÉRITIERS
DRAPEAU.
Voisin de la propriété de feu le FRÈRE LOUIS. Cette maison est située, par conséquent, dans le quartier le plus populeux et le plus central pour le Commerce d'ÉPICERIE ou des GRAINS, et la seule route par où passe les habitants pour se rendre aux divers Marchés. Depuis un grand nombre d'années, cette maison est occupée comme magasin. Les conditions de paiement seront faciles, et des garanties incontestables seront données aux acquéreurs.
S'adresser à
STANISLAS DRAPEAU,
Québec, 1er. février 1850.

Dr. GIROUX,
APOTHECAIRE,
à transporté son Établissement
2 RUE LA FABRIQUE.
vis-à-vis le Magasin de M. Boisseau,
Frères du Marché de la Haute-Ville,
QUÉBEC.

JOSEPH PETITCLERC, Notaire, rue St. Joseph, N° 14, Haute-Ville.
Québec, 26 mai 1848.

HIVER. HIVER. HIVER.
Maintenant le temps est venu pour vous procurer l'article indispensable pour l'hiver, des SOULIERS et BOTINES de CAOUTCHOUC, pour DAMES et MESSIEURS, MAINTENANT A VENDRE A DES PRIX SANS EXEMPLE, AU Depot americain de Caoutchouc, Rue STE. FAMILLE, Haute-Ville, adjoignant l'établissement de Marchandises Sèches du soussigné.
15,000 paires originales, pour Demoiselles, Dames et Messieurs. Se vendent que 2s-6d par paire. Plusieurs mille paires de Souliers à patente de caoutchouc, de meilleures manufactures, de diverses grandeurs, sont offerts en vente, aux prix: depuis 2s-10d. jusqu'à 6s-3d. Des bottines élégantes pour Dames, appelée Ladies' Congress-Boots, se vendent pour 10s. Bottes longues de Caoutchouc, à l'épreuve de l'eau, pour Messieurs, Slippers, &c., &c. Toutes ces marchandises sont garanties, et les prix sont plus bas que jamais ils en fut offert en Canada. Pour argent comptant.
Dépot de Caoutchouc, Rue Ste. Famille, Québec, 3 décembre, 1849. T. CASEY.

Maintenant en débarquement, et à vendre par le soussigné.
HUILLE DE LIN, double bouillie, BRIQUES A FEU marquée "curr." GENEVIEVE de "DeeKuyper" CHARBON de Smith, double criblé. C. E. LEVEY et Cie.
Québec, 2 juillet 1849.

LOUIS LEMOINE, MÉCANICIEN.
FABRIQUE des Pompes à feu depuis \$10 jus. qu'à 250. Il a toujours en mains de petites pompes portatives. S'adresser chez M. Scott, marchand de la H. V. agent, ou chez le Fabricant Grande Rte du faubourg St. Jean. Québec, 12 Dec. 1849.

PROPOSITION AVANTAGEUSE.
Maison de Commerce A VENDRE OU A LOUER.
UNE personne qui désirerait s'établir en campagne, trouverait de grands avantages, soit pour acheter un établissement de commerce complet ou pour s'associer avec le présent propriétaire. Pour plus amples informations, s'adresser sur les lieux à Matane, comté de Rimouski, ou au soussigné à Québec. E. LAGROIX, rde Sault-au-Matélot. Québec, 12 décembre 1849.

G. TALBOT. Avocat. A établi son bureau au No. 63 Rue St. Louis, à la Ville de Québec, 5e porte de la Cour.—mai, 1849.

Les Soussignés offrent en Vente. Charbon à Grille et pour la vapeur de Wallstead. —AUSST— Charbon de Smith double criblé S'adresser à C. E. LEVEY & Cie Quai de Levey, 5 fév. 1850.

CHAREES BAILLARGE, PRATIQUE et enseigne l'Architecture, l'arpentage, et le Génie Civil. Rue St. François, No. 12.

EMPLACEMENTS et Maisons à vendre, T. A. PARANT, jr. Québec, 14 juin 1849.

H. S. BALKIN, MARCHAND DE BOIS. No. 35 RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE Québec, 6 juin 1849.

Liste des Agents. Les Messieurs suivants, nommés agents de notre Journal, sont autorisés par nous, à recevoir les argent, et à en donner quittance.

- Montréal.....M. E. R. Fabre. éer. Trois-Rivières.....P. Nourie. éer. Répigny.....A. Dallaire. Instit. Sherbrooke.....H. V. St. Cyr. Stanstead.....Mr. Pabbé Champanaux. Pointe Lévy.....Paul Thibodeau, Inst. Beaufort.....Chs. LeT. éer. St. Thomas (en bas).....J. D. Lépine. éer. N. P. Islet.....L. Ballelyne. éer. St. Anne la Poutière, Ls. Morau. éer. N. P. St. Charles (Riv. Boyer) Dr. Ls. Labrosse, éer. Isle-Verte.....H. Roy. éer. N. P. Rimouski.....John Heath, éer. N. P. St. Simon.....Chs. Frs. Caron. éer. Beauport.....Mr. Pabbé Bernard. Château-Richer.....L. C. LeFrançois. éer. L'Annapolis.....J. Piltan. éer. N. P. St. Estache (Dist. M.) Damase Roblin. St. Jean Port-Joly.....L. Z. Duval. éer. N. P. Matane.....Mr. Pabbé Gauthier. St. François (Riv. du Sud.) Philippe Beaulieu. St. Michel.....B. Poullet. éer. N. P. St. Denis (en bas).....F. Jorre. éer. N. P. St. Roch des Aulniers.....L. Tremblay, éer. N. P. Rivière du Loup (en bas).....J. B. Poullet. éer. St. Foye.....Mr. B. Marquette. Trois-Pistoles.....P. Fournier. éer. St. Germain.....H. Tanguay, March. Rivière Ouelle.....Thos. Bégin, Inst.

Toutes les lettres, correspondances, etc., doivent être adressées, (francs de port) à STANISLAS DRAPEAU, Propriétaire, No. 14, Rue Ste. Famille.

Stanislas Drapeau, PROPRIÉTAIRE.

BUREAU DU JOURNAL No. 14, RUE STE. FAMILLE, QUEBEC